

« L'enseignement comme sport de combat contre la fatalité »

Interview : JEAN-FRANÇOIS LAUWENS

Durant deux années scolaires, le grand documentariste Thierry Michel a suivi le quotidien des profs et des élèves du collège Saint-Martin, à Seraing. Le résultat, *L'école de l'impossible*, est une plongée humaniste au cœur de la jeunesse perdue d'une population sacrifiée, celle des oubliés de la désindustrialisation. Dont l'avenir est aussi bouché que le ciel liégeois au temps des hauts-fourneaux. *L'école de l'impossible* est en salles actuellement.

On ne compte plus ses films forts sur l'histoire récente du Congo (*Mobutu roi du Zaïre, Congo River, Katanga Business, L'homme qui réparait les femmes*, ou, début 2022, *L'empire du silence*) mais aussi l'Iran ou le Brésil. Mais, toujours, ce Carolo adopté par Liège revient à ses racines : elles ont le noir fuligineux des charbonnages et le lumineux de l'acier en fusion des usines sidérurgiques. Un monde. Mais un monde disparu. Alors, Thierry Michel se tourne vers ceux qui, ignorants du passé, ont grandi à l'ombre des châssis à molette ou des hauts-fourneaux. En 2017, il est allé à la rencontre des *Enfants du Hasard*, dans la cité minière de Cheratte ; aujourd'hui, le voici qui accompagne les ados de l'ancien fleuron industriel sérésien, devenu champion du taux de chômage (plus de 21%), au travers du vécu du Collège Saint-Martin.

Au départ, vous aviez l'intention de réaliser un film sur cette école ?

« Pas du tout ! De la même façon que, lorsque j'ai fait *Les Enfants du Hasard*, j'étais parti pour tourner un film sur le charbonnage du Hasard à Cheratte, et c'est en entendant les enfants de l'école communale dire qu'ils avaient tous des grands-pères mineurs que l'idée m'est venue de m'intéresser à eux. Ici, à Seraing, je préparais un film sur la destruction du haut-fourneau 6 au travers de témoi-

gnages d'anciens sidérurgistes. Et le haut-fourneau dominait la cour de l'école, ce qui m'a donné l'idée d'aller le filmer depuis le collège. Comme ma co-auteurice, Christine Pireaux, qui est aussi ma femme, insistait depuis longtemps pour que je revienne à des sujets plus 'humains' et plus wallons, c'est devenu une évidence, en me promenant dans l'école et en discutant avec la direction, qu'il fallait faire quelque chose avec ces ados. La direction a regardé *Les Enfants du Hasard* et a accepté l'idée : un hasard qui fait décidément bien les choses. »



Il y a du Hasard mais pas de hasard donc ! Que vous parliez des enfants, des ados, des mineurs, des sidérurgistes, que vous tourniez en Wallonie, en Iran, au Brésil ou au Congo, quel est le point commun entre tous vos films ?

« Le point commun, c'est un voisinage humaniste, une interrogation sur l'être humain, sur la société. Un film, c'est aussi un regard sur soi-même. J'ai revécu une enfance au travers des enfants de Cheratte, j'ai revécu une partie de ma propre adolescence à Seraing. C'est aussi un portrait de société, celui d'une génération oubliée et sacrifiée. »

Cela vous vient d'où ?

« Cette interrogation sur le monde, bien au-delà de la géopolitique, est née quand j'étais chez les jésuites. C'était l'époque de dom Helder Camara, le curé des pauvres¹. À 16 ans, j'ai pris Mai 68 en pleine figure. Cette révolte correspondait à ce que je ressentais, j'ai arrêté l'école pour étudier chez moi et finalement passer le Jury central pour aller faire des études de cinéma à Bruxelles, à l'IAD. Carolo, mon grand-père était mineur et je sillonnais les mines du Pays noir à vélo. Filmer la sueur et le travail des hommes, c'était déjà ma volonté. Chaque fois que je longe la Meuse à Ougrée, je me dis : « C'est chez moi, c'est de là que je viens. » Tout cela boucle la boucle : mes premiers films dans les années 70 concernaient les mines et la sidérurgie wallonnes. »



Le film sort des stéréotypes © DR

On pourrait penser que ce monde est le même mais, entre Cheratte et Seraing, vous ne voyez pas la même réalité.

« Les parents ou grands-parents de Cheratte étaient des ouvriers. À Cheratte, on était dans une cité minière sécurisée et ethniquement homogène, turque et musulmane, où tous les grands-parents avaient travaillé dans les mines. Les enfants de Seraing sont issus de familles précaires, qui n'ont pas d'emploi, qui dépendent de l'aide sociale depuis la naissance. Ce sont les déclassés de l'industrialisation, ce sont des générations qui se reproduisent dans le sentiment de fatalité. À Seraing, on a un éclatement de nationalités, un mélange de primo-arrivants, de Belges et d'immigration plus ancienne, des gens qui n'ont pas de racines dans la sidérurgie et sont dans la précarité pure, le chômage, l'aide sociale, le quart-monde. »

Il n'y a que l'école pour leur permettre d'en sortir ?

« L'école est en tout cas la matrice fondamentale qui peut donner une chance à ces jeunes de briser le cycle de reproduction sociale de discriminations. L'école joue un rôle fondamental et, à Seraing, elle le remplit très bien. Il y a très peu de violence dans l'école, même si la fin de la dernière



Le sous-directeur, Jérôme Chantraine © DR

année, après le confinement, a été très dure. Il y a de la frustration, de la révolte, de l'impertinence et il faut la transformer en une force créative, en l'idée que chacun a la capacité de se créer un destin et d'être maître de sa vie sans être victime de la fatalité. L'exergue du film est une citation du pédagogue Philippe Meirieu : « La pédagogie est un sport de combat contre la fatalité et l'injustice. » C'est le cœur même du film. »

C'est aussi un hommage aux profs ?

« Eh bien, je dois l'avouer : il y a, dans ce film, une part d'hommage à ma mère, qui était prof de français à l'Institut Saint-An-

dré à Charleroi, et donnait cours d'art dramatique le soir à l'académie. À son décès, j'ai découvert que, quarante ans après leur passage dans sa classe, des élèves venaient lui rendre hommage et dire combien elle avait orienté leur vie et leur avait permis de devenir ce qu'ils étaient. On voit dans le film des élèves qui savent très bien ce qu'ils doivent à leurs professeurs, certains sont des bouées de sauvetage, certains profs vont gratuitement à domicile aider les élèves. »

Le titre *L'école de l'impossible* a ému certains élèves, qui avaient l'impression qu'on les disait irrécupérables.

« C'est le contraire, justement. Pour moi, c'est l'école de l'impossible qui devient possible : le défi est tel qu'on pourrait croire que c'est impossible mais la confiance et le volontarisme font que cela devient possible. Il faut aller chercher la richesse de ces jeunes et leur démontrer qu'ils ont des capacités qu'ils ignorent. Ce qui est important, c'est de voir comment on peut casser les clichés. Les films de fiction sur l'école ne manquent pas mais ils créent des stéréotypes. On n'y voit pas une jeune fille qui fait de la boxe et affirme son homosexualité, une autre qui défend son engagement musulman tout en étant homosexuelle, un garçon faire son baptême évangélique... » ■

« J'AI DÉCOUVERT LA DÉLIQUESCENCE DES FAMILLES »

Mêmes lieux, autres personnages : le film de Thierry Michel est le versant documentaire des œuvres des frères Dardenne. Si tant est qu'on les fasse relever de la fiction tant ils sont inscrits dans la réalité de Seraing. C'est la chronique humaniste d'une société sans avenir. Où l'école est encore le seul facteur d'espoir.

En début d'année scolaire, s'adressant à ses profs, le directeur adjoint, Jérôme Chantraine, évoque « l'enfer », la « boule au ventre », le « conflit », le « mal-être », la « violence » des élèves pour finir l'inventaire par la... « joie de les voir avancer ». Tout le film de Thierry Michel oscille entre ces deux pôles en permanence. Face à la caméra, on entend un élève se qualifier de « raté ». Un autre expliquer vivre chez sa marraine car ses parents ne voulaient pas de lui. Un troisième déclarer : « Je ne pourrais pas citer le moment le plus heureux de ma vie, je n'en ai jamais connu. »

Sans angélisme ni cynisme, sans pitié ni jugement, la caméra accompagne ces « fragments de vie ». « Ce que l'on voit dans le film n'est encore que la face apparente de l'iceberg », glisse Thierry Michel. « Dans la vie de chacun de ces jeunes, la tragédie sociale est encore plus forte. On ne pouvait pas tout dire sans exposer ces ados, les overdoses, l'inceste, la violence intrafamiliale, la fuite des pères. La déliquescence des familles a été une découverte. La crise touche les familles dans ce qu'elles ont de plus intime. Alors, il y a recherche de substituts comme quand Jérémie se fait baptiser par des évangélistes. »



Thierry Michel © DR

¹ Connus comme le « curé des pauvres », l'archevêque d'Olanda et de Recife (Brésil) était considéré comme « communiste » par les dictatures latino-américaines. Figure majeure de la théologie de la libération, Helder Camara indisposait l'Église des années 60-70. Le pape François, héritier de cette ligne, devrait le béatifier prochainement.